



La Suisse, havre de paix pour les enfants

SECONDE GUERRE MONDIALE • Entre 1940 et 1955, plus de 180 000 enfants ont été accueillis dans notre pays. Septante ans après, cette générosité marque encore les mémoires. Plusieurs enfants de l'époque se souviennent.

PASCAL FLEURY

«C'était au début de l'été 1940. J'avais 13 ans lorsque nous avons été évacués de Lorraine lors

de l'offensive allemande. Dans la camionnette de mon oncle, nous étions seize enfants dont un bébé. Les adultes, dont ma mère et deux tantes, suivaient à vélo, mais ont été refoulés avant la frontière suisse. On a été reçu d'abord à Romont pour une nuit, puis on nous a répartis dans des familles. Je me suis retrouvée chez les Aubry, à Sommentier.»

A 87 ans, Séraphine Durduret née Cao, qui vit aujourd'hui à Mondelange en Moselle, n'a rien oublié de son séjour en Suisse: «A mon arrivée, je pleurais tellement que Madame Aubry ne savait plus quoi faire. Elle m'a offert des cerises, mais je voulais mes parents. Le lendemain, je me suis calmée, j'ai compris que j'étais chez des gens bien.»

Séraphine fait partie des milliers d'enfants qui ont été accueillis en Suisse, dès 1940 et jusqu'en 1955, d'abord sous la coordination du Cartel suisse de secours aux enfants victimes de la guerre - qui comprenait 17 institutions caritatives - puis dès 1942, du Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse (CRS), créé sous l'impulsion du médecin genevois Hugo Oltramare.

«De grands yeux noirs»

A Sommentier, la jeune Séraphine débarque dans une famille de trois enfants. Dont Marie-Jeanne, qui avait alors environ 4 ans: «Mes souvenirs sont un peu flous», raconte la septuagénaire. «Je revois surtout ses grands yeux noirs, de type italien.» A Sommentier, dans le chalet partiellement couvert de bardeaux, les parents tenaient la poste. «Maman était au guichet. On avait l'un des deux seuls téléphones du village. Nous, les enfants, devions courir apporter les messages.»

Séraphine donne aussi des coups de main: «Mon père m'avait recommandé d'être toujours serviable. Je promenais mes petites sœurs d'adoption, j'apportais des télégrammes aux gens, je faisais les foins, je cueillais les myrtilles en forêt. On a fêté la bénédiction au village. J'étais vraiment comme à la maison, même si la police surveillait mes allées et venues.» Car c'était la guerre... Marie-Jeanne se souvient: «Quand la nuit tombait, on caquillait les fenêtres avec du papier goudronné. Les paysans venaient écouter les nouvelles sur notre poste de radio. Papa,



Arrivée à Bâle d'un train d'enfants à la fin de la guerre, dans le cadre du Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse. CRS

qui était aussi secrétaire communal, s'occupait des tickets de rationnement. Mais avec nos parents, on se sentait en sécurité.»

Après quelques mois de bonheur dans ce paradis fribourgeois, Séraphine doit rentrer en France. Ballottée de Savoie jusqu'en Lorraine occupée, elle ne retrouve sa mère qu'après quinze mois. Elle doit travailler avec elle pour les Allemands. «J'étais en cuisine. Je devais servir ces Messieurs», se rappelle-t-elle. Sans rancune: «Du côté allemand, j'ai aussi trouvé des gens chaleureux. Mon courrier était censuré, mais j'ai pu correspondre avec ma famille suisse.»

Plus de 70 ans après ces événements, Séraphine est toujours en contact avec la famille Aubry. Comme le confirme Françoise, la sœur cadette de Marie-Jeanne: «Elle est restée très attachée à notre mère, aujourd'hui décédée. Elle lui écrivait aux fêtes et anniversaires, lui confectionnait des napperons. Elle l'appelait «sa petite maman de Suisse». Nous continuons de nous téléphoner régulièrement.»

Par trains entiers

Dès 1942, avec la création du Secours aux enfants de la CRS, et grâce à la générosité des Suisses qui versaient le fameux «Sou hebdomadaire», les enfants peuvent débarquer par trains entiers.

Venant surtout de France, ils sont reçus dans des familles, des centres d'hébergement, des homes ou des sanatoriums.



«En Suisse, j'ai pu vivre enfin comme un enfant»

YITZCHAK MAYER

Dans une étude¹ détaillée, Serge Nessi, ancien délégué général au CICR, relève la qualité de l'accueil. Ainsi, à propos de l'arrivée du premier convoi de Paris, le 25 mars 1942, avec 647 enfants du Nord de la France, il livre ce témoignage d'un accompagnateur du train: «En approchant de Genève, nous n'en croyions plus nos yeux: tous les talus, les ponts chevauchant les voies, étaient noirs de monde agitant de petits drapeaux. [...] Le train entra en gare dans un délire de chants et d'acclamation. [...] Un enfant me dit: On dirait qu'on est des rois!»

Jusqu'à la fin 1942, plus de quarante convois vont se succéder. A l'arrivée, les anecdotes sont parfois cocasses. Comme cette petite citadine, qui refuse de sortir du train parce qu'elle a peur des vaches! Ou ce garçon qui s'agrippe à son carton ré-

clamé par les douaniers: il transportait un coq vivant, le «seul ami» qui lui restait.

Les enfants envoyés en Suisse pour se refaire une santé ne séjournent en général que trois mois. Mais il y a aussi tous ces enfants réfugiés, pour qui notre pays devient une seconde patrie. C'est le cas du juif Yitzchak Mayer, âgé de 8 ans,

qui deviendra plus tard ambassadeur d'Israël en Suisse. Après l'arrestation de son père à Marseille, qui sera déporté vers Auschwitz, il a connu une incroyable odyssée jusqu'à la frontière helvétique, avec sa mère enceinte et son petit frère de 6 ans. Ils sont arrivés par les montagnes du Jura, bravant la neige en ce mois de mars 1943.

Acte d'humanité

«A notre entrée en Suisse, confie-t-il, nous avons été séparés de notre mère, conduite à Lausanne pour accoucher deux semaines plus tard. Mon frère et moi avons été pris en charge par la communauté juive et transférés à Eglisau, au bord du Rhin. Nous avons été accueillis par Fräulein Frieda, une femme pieuse, la soixantaine non mariée, qui nous a prodigué beaucoup d'amour. Ma reconnais-

sance va au village d'Eglisau tout entier, qui s'était engagé pour les enfants réfugiés. Pour la première fois, j'ai pu aller à l'école, dans la classe de l'instituteur Heinrich Himmler (sic), et jamais mes camarades ne m'ont traité de juif! J'ai pu vivre enfin comme un enfant! Aller cueillir les cerises, aider les vignerons... Cet acte d'humanité vécu à Eglisau s'oppose totalement à l'image donnée de la Suisse pendant l'affaire des fonds en déshérence, dans les années 1990, quand j'étais ambassadeur à Berne.»

Reconnaissance

A presque 80 ans, Yitzchak Mayer, qui publie cette semaine un récit autobiographique² de son enfance meurtrie, ne tarit pas d'éloges pour cette Suisse d'accueil, même s'il y a subi parfois quelques remarques antisémites. «Quand je suis devenu consul général d'Israël, le village d'Eglisau a organisé une réception en mon honneur. J'y ai retrouvé mon instituteur et d'autres amis. Je leur ai alors témoigné mon éternelle reconnaissance. Et leur ai confié que deux grands fleuves coulent dans mon cœur: le Jourdain et le Rhin.» I

¹ «La Croix-Rouge suisse au secours des enfants - 1942-1945», Serge Nessi, Editions Slatkine, 2011.

² «La lettre muette», Yitzchak Mayer, Editions Alphil, 2013.

RETROUVAILLES APRÈS 70 ANS

Si une partie des familles qui ont accueilli des enfants pendant la Seconde Guerre mondiale ont pu garder contact avec leurs protégés, dans de nombreux cas, elles ont perdu leurs traces dans le tourbillon du conflit. Les enfants eux-mêmes, souvent petits et ballottés pendant la guerre, n'ont pas conservé de souvenirs suffisamment précis pour retrouver leurs hôtes suisses. C'est alors que le Service de recherches de la Croix-Rouge suisse, à Berne, peut faire des miracles.

«L'an dernier, nous avons reçu 55 demandes de recherches relatives à la Seconde Guerre mondiale, dont 26 ont un lien direct avec l'action du Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse», affirme sa responsable, Jeanne Rüschi. Qui précise: «Pour vingt demandes, il s'agissait d'enfants souhaitant retrouver leur famille d'accueil. Et pour les six demandes restantes, de familles souhaitant retrouver l'enfant accueilli. En 2012, nous avons effectué onze recherches pour rétablir le contact. Sept ont eu un résultat positif, trois négatif et une est encore en cours.» Ce nombre étonnant de requêtes tardives, de personnes aujourd'hui à la retraite, peut s'expliquer par le temps qu'elles ont désormais à disposition pour raviver le passé, par le désir de raconter aux petits-enfants, par un projet de voyage en Suisse, ou simplement par l'envie de dire merci.

Pour enquêter, le Service de recherches consulte d'abord les Archives fédérales suisses, où sont répertoriées les fiches personnelles de tous ces enfants, avec le nom et l'adresse de leur famille d'accueil. Suivent les investigations auprès des registres des habitants. Les enquêtes peuvent prendre une année. Ce fut le cas par exemple pour rechercher la petite Erika, originaire de Vienne, qui avait séjourné en 1950 et 1951 à Herzogenbuchsee alors qu'elle avait environ 9 ans. La «fillette» septuagénaire a été retrouvée en juillet dernier à Cologne, en Allemagne, grâce aux efforts conjugués de trois sociétés nationales de la Croix-Rouge! PFY

SEMAINE PROCHAINE

SYRIE, VIVRE AVEC LA GUERRE

Immersion en Syrie, au cœur du chaos d'un conflit qui se radicalise, au travers de la vie de ses habitants au quotidien.

Histoire vivante

Du lundi au vendredi de 20 à 21h



Dimanche 21 h 00
Lundi 23 h 40

Les petits carrés de chocolat

L'accueil des enfants s'est poursuivi en Suisse bien au-delà de la guerre. Après la capitulation du Reich, il s'agissait surtout d'Allemands, d'Autrichiens et de Hongrois. Si bien que jusqu'à la fin des grands convois, en 1955, plus de 180 000 enfants ont séjourné dans notre pays. A ces statistiques de la Croix-Rouge suisse, il faut ajouter de nombreux enfants non recensés, qui ont bénéficié d'amitiés suisses.

C'est le cas de jeunes Allemands de Lörrach, près de Bâle, qui ont pu «se refaire une santé» dans la famille Cochand, à Yverdon. «Avant la guerre, ma maman avait logé dans la famille

Ebner à Lörrach, lors d'un stage linguistique. Après le conflit, notre famille a accueilli leurs enfants. D'autres enfants de Lörrach et de Sankt Pölten en Autriche ont aussi séjourné chez nous», raconte le pasteur et enseignant retraité Daniel Cochand.

«La famille Cochand nous a rendu visite en Allemagne dès 1946», précise Adelheid Dorn-Ebner, jeune octogénaire qui vit aujourd'hui à Sarnen. «Elle nous envoyait des paquets de victuailles et d'habits. Mon frère aîné, qui avait été embrigadé par les Jeunesses hitlériennes pour installer des canons de défense DCA, a fait plusieurs séjours à Yverdon. Une fois,

il y est même allé à vélo.» Pour sa part, Adelheid a trouvé une place de jeune fille au pair à Yverdon grâce à ses amis vaudois. Les deux familles sont restées très liées jusqu'à aujourd'hui.

Daniel Cochand garde un souvenir poignant de l'époque: «De temps en temps, ma maman nous donnait un carré de chocolat. Un jour, quand l'un de ces enfants est reparti pour l'Allemagne, on a découvert qu'il avait mis de côté tous ses morceaux de chocolat, qu'il les avait emballés dans du papier d'argent et les avait rangés dans une boîte pour les partager avec ses frères et sœurs...» PFY



Les enfants Cochand, en 1946 à Yverdon, avec plusieurs enfants allemands de Lörrach, dont un en culottes bavaroises (à droite), et des copains du quartier. DR